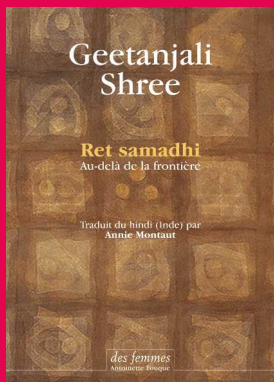


Geetanjali Shree

Ret samadhi

Au-delà de la frontière

Traduit du hindi (Inde) par
Annie Montaut



**International
Booker Prize
2022**

Fictions

des femmes
Antoinette Fouque

RET SAMADHI

Au-delà de la frontière

Titre original : *Ret samadhi*

© 2018, Geetanjali Shree

Publié en hindi par Rajkamal Prakashan et, en langue française,
par accord avec l'agence littéraire Astier-Pécher.

© 2020, *des femmes*-Antoinette Fouque pour la traduction française.

33-35 rue Jacob, 75006 Paris

www.desfemmes.fr

2023, édition de poche

ISBN : 978-2-7210-1200-5

ISBN PNB : 978-2-7210-1202-9

GEETANJALI SHREE

RET SAMADHI

Au-delà de la frontière

Traduit du hindi (Inde)

par **Annie Montaut**

des femmes

Antoinette Fouque

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Les mots indiens – le plus souvent hindis – ont été transcrits sans appareil diacritique et le plus près possible de leur prononciation originale, sachant que *u* se prononce « ou », *e* « é » (nous avons traité à part l'omniprésente interjection *aré*, translittérée avec l'accent), *ch* « tch » et *j* « dj », que la séquence *sh* correspond à « ch », et que toutes les lettres se prononcent, y compris les consonnes finales. L'orthographe n'est anglicisée que pour les mots communément attestés en français dans cette orthographe (*Pendjab*, *qeema*), et la marque du pluriel a été francisée (*s* muet).

Les noms communs sont en caractères italiques et font l'objet d'un glossaire (mots suivis d'un astérisque à la première occurrence), sauf ceux que recensent les dictionnaires contemporains ainsi que ceux qui sont glosés dans le corps même du texte.

Les explications ont été réduites au minimum requis pour la compréhension du texte mais le lecteur intéressé trouvera facilement des compléments d'information en ligne. Enfin, si le roman est en hindi, originaire du sanskrit, la langue généreuse des écrivains de culture hindi fait la part belle aux langues voisines, à tort répertoriées comme « dialectes » du hindi, au vocabulaire persan et arabe, et à un moindre degré, à l'anglais.

*À mon gourou, mon inspiratrice
et infiniment chère Krishna Sobti*

I.

DOS

Une histoire va se raconter. Ce sera une histoire en même temps complète et incomplète, comme il en va des histoires. C'est une histoire intéressante. Il y a une frontière, et des femmes, qui viennent, s'en vont, traversent, tout du long. Une frontière et des femmes, et l'histoire se fabrique toute seule. Même, il suffit de la femme. C'est une histoire. Un dé clic. Après, l'histoire s'envole au vent qui souffle. À l'herbe qui pousse, poussant le corps à prendre le vent, et le soleil aussi quand il se couche, il allume les myriades de bougies de l'histoire, à foison, pour les piquer contre les nuages, et tous ils se joignent à la balade. Le chemin va sa vie, à droite et à gauche, il tourne et vire, comme s'il ne voyait pas pourquoi s'arrêter, et tout, n'importe quoi, tout se met à raconter des histoires. Passé surgi des entrailles du volcan, s'épaississant silencieusement, l'emplissant, gonflé à éclater de vapeur, de braise, de fumée.

Dans cette histoire il y avait deux femmes. À part les autres, celles qui sont venues et reparties, ou celles qui sont passées régulièrement, et celles aussi qui étaient là quasi en permanence mais n'étaient pas essentielles, sans parler pour le moment des personnes qui n'étaient

pas des femmes. Voilà pour cette fois, il était une fois deux femmes essentielles, l'une qui devenait de plus en plus petite et l'autre de plus en plus grosse avec l'âge.

Il y avait deux femmes et une mort.

Deux femmes, une mort, le mélange prendra vraiment, quand on se retrouvera tous, nous et elles, ensemble.

Deux femmes, une mère, une fille, l'une qui rapetisse, l'autre qui grossit, l'une qui dit en riant Je me rapetisse tous les jours un peu plus, l'autre qui s'en attriste mais ne dit pas qu'elle voit bien qu'elle vieillit de jour en jour. Maman a arrêté de porter le sari, parce qu'il lui faut en rabattre plus de la moitié dans la ceinture et remonter le jupon un peu plus chaque jour. Mais est-ce qu'en rapetissant on acquiert la vertu féline de s'introduire dans un boyau et d'en sortir? Trouer la frontière et se faufiler à travers? Révéler une aptitude à se rendre quasi invisible? Cela doit être pour cette raison que Maman réussit à passer de l'autre côté de la frontière, alors que la fille enferrée dans son angoisse gâteuse ne voyait que la galère où elles étaient. Mais peut-être la plus petite était-elle innocente quand elle refusait opiniâtrement d'assumer la moindre faute, qu'il s'agisse de l'affaire de l'autorisation légale, ou de la dispute sur le nom, ou de l'accusation de vol.

Ceux qui ne parvenaient pas à comprendre ses arguments l'avaient prise pour une folle, voire une perverse. Qui mène délibérément son monde en barque.

Elle avait dit, Les hommes ont toujours les meilleures lentilles à manger, les femmes les plus grossières, c'est vrai ou pas? Elle parlait sans peur, intrépide.

Mais si tu les regardes sans avoir peur, est-ce que les gardes-frontières peuvent comprendre? Ils se sont fâchés, Vous avez passé la frontière.

Elle s'est esclaffée, Quand ce qu'il y a à faire, c'est hors frontière, alors on ne fait rien, impossible?

Non, ont-ils répondu sèchement, et il faudrait être un demeuré pour ne pas le savoir! Même les chèvres, les vaches, elles le savent, où il ne faut pas s'aventurer. Vous n'allez pas me faire croire que vos lunettes sont si mal réglées que vous n'avez pas pu voir, donc il n'y a pas d'excuse!

Qui demande des excuses? Et devant son rire tonitruant, la fille, qui vieillit, s'est mise à pleurer. Et c'est tout ce qu'il y a à voir? Ou moi aussi, j'ai vu des choses? Vous devriez mettre mes lunettes un jour...

Elle avait ce souhait, s'il fallait tomber, que ce ne soit pas à plat ventre. D'où qu'arrive la balle et où qu'elle la touche, elle voulait partir droit à la renverse, et se coucher avec dans les yeux l'orbe du ciel et de la terre.

Laisse-moi m'exercer, a dit la mère à la fille.

Et elle s'était mise à avoir le hoquet. Ça passait, ça revenait et la fille, si elle n'avait pas été enfermée dans son malheur, se serait demandé si c'était pour de vrai ou de la comédie. Ça ne va pas se calmer avec de l'eau, tape-moi sur le dos un bon coup, lui ordonna-t-elle. Si tu n'y vas pas assez fort, alors prends ton élan, à la course, et frappe-moi de toutes tes forces dans le dos, dans le ventre, sur les côtés, et si je tombe, que ça soit sur le dos, les yeux ouverts, le front à l'air, alors le hoquet s'arrêtera. C'était une drôle d'injonction, mais la fille obéissait point par point, et donc avait administré une volée de coups, vlan, vlan, pif, paf paf, et dans ce nouveau jeu la violence des chocs avait fait tomber la mère. Un moment interloqués, les spectateurs se prirent à rire, cette vieille petite vieille, trop fort, ce qu'elle faisait quand même. La mère dit à la fille qu'elle devait se tenir prête.

La fin finale de l'histoire, ce fut l'arrivée de la balle mais entre-temps la mère avait fini par devenir une experte de la chute. La balle arriva, fit un trou et

ressortit. Un autre serait tombé convulsivement et se serait souillé de terre le visage mais Maman bondit en arrière comme une acrobate en voltige, le ciel en plein sur elle et dans l'anticipation extatique de la fin elle s'allongea par terre, splendide, majestueuse, comme sur une confortable couche.

Ceux pour qui la mort est la fin ont pris cela pour la fin, mais ceux qui savent savaient que ce n'était pas la fin finale, qu'elle avait passé une autre frontière, cette femme.

Et donc il n'y a pas de mal à commencer l'histoire ici, ou de quelque façon qu'on s'y prenne, la façon a ses raisons.

Avant tout cela il y avait eu une mort. D'un homme dont la femme avait refusé la canne. Cet homme était l'époux de cette mère, et le père de cette fille. On aurait dit que même mort, c'était lui le gardien et maître des lieux et que, mort ou non, sa femme, elle, avait toutes les apparences d'être morte. C'est ainsi qu'elle restait prostrée dans sa chambre.

Leur chambre. Dans un coin de la maison. Le lit conjugal. Les jours d'hiver. Une épaisse couette. La bouteille d'eau chaude. Le bonnet de laine. La canne pendue à un crochet. La tasse encore là, sur le guéridon au chevet, sans eau, dans laquelle tant qu'il était là il posait son dentier. Pour le reprendre le matin. Après, la canne.

Dehors un froid à faire claquer les dents, dedans Maman à claquer des dents.

Un petit ballot tout ramassé, plus ramassé à chaque instant, signe tenu de son existence quelque part sous la couette. Le ballot était d'abord d'un côté du lit, ensuite il avait dérivé, tantôt plus haut, tantôt plus bas, tantôt

vers l'autre bord du lit. Dans un vague calcul peut-être pour voir jusqu'où pouvoir s'étaler? Ou tout simplement se détournant d'eux, leur tournant le dos, à eux, à ses enfants petits-enfants, et dans ce processus elle avait dérivé vers le mur, que toute la force que lui laissaient ses presque quatre-vingts ans s'emploie à ça, comment pouvoir entrer dans le mur.

Le mur, qui a un rôle spécial dans cette histoire (comme la porte aussi, qu'il faut toujours franchir, pour passer d'un côté à l'autre et d'un lieu à l'autre, sans répit et depuis des siècles, et donc de l'éternité à l'éternité).

Ce n'est pas un mur extraordinaire. Il n'exhibe pas même un style d'artisanat précis. Comme par exemple les dentelles incrustées de verre du Thar au Rajasthan ou les collages en forme de rochers dans les hautes montagnes, ou les divers mélanges de couleurs et de formes qu'on peut voir ailleurs, il n'a pas non plus les guirlandes miroitantes qu'on voit sur les tentures des mariages, ni n'est tirillé par le désir ambivalent de la modernité de faire nouveau en s'ingéniant à ressembler à l'ancien, ne vise pas à illusionner en mettant un crépi de bouse sur un bâti en plastique, plein de brins de fausse paille, il n'est pas non plus fait de mosaïques de marbre rutilant, et ce n'est pas non plus un mur imposant de multinationale flamboyante, orange bleu vert qui ne se délavera pas, ne s'écaillera pas, s'obstinera à rester sur pied, impérissable.

C'était juste un simple mur, un mur tout simple, en briques et en ciment, un mur de la classe moyenne, tirant sur le jaune, blanchi à la chaux. Un mur fait pour tenir bien ramassée dans son enveloppe la maison tout entière, étayant toit, sol, fenêtres, chambranles de portes, canalisations d'eau, fils électriques, hébergeant tout un méli-mélo de câbles.

Un mur vers lequel avançait imperceptiblement Maman alors allant sur ses quatre-vingts ans. Un mur

froid, dans ces jours d'hiver, un mur certainement percé de fissures comme y sont voués les murs ordinaires.

Ce qu'on ne pouvait affirmer sans hésiter, c'est si la force d'attraction du mur à son endroit l'emportait sur son désir à elle de tourner le dos à la famille. Toujours est-il que Maman avançait vers le mur et que son dos se faisait de plus en plus sourd aveugle et qu'elle se transformait elle-même en mur, tenant à distance ceux qui venaient dans la chambre la stimuler et l'encourager à se lever, Amma* lève-toi.

Non, je ne me lèverai pas, marmonnait-elle en s'enfonçant sous la couette.

Non, je ne me lèverai plus.

Cette affirmation les secoua et les enfants se mirent à redoubler d'insistance. Malheur de malheur, leur mère, Amma! Père était parti et il l'avait emmenée.

Ne passez pas votre temps à dormir, levez-vous!

Elle passe son temps à dormir. Les yeux fermés. Le dos tourné. C'est ce qui se chuchotait à la maison.

Quand Père était là, elle était tout le temps en action, vaquant infatigablement, fût-elle au bord de l'épuisement. Toujours vive, appliquée à se mettre en quatre jusqu'à tomber en morceaux. S'énervant, s'agaçant, s'escrimant, rouspétant, s'assurant, s'essoufflant, enchaînant imperturbablement souffle après souffle, inspiration sur expiration.

Parce que tous à la maison prenaient en elle leur souffle vital, elle leur donnait à tous l'inspiration.

Et voilà qu'à présent, Je ne veux pas me lever. Comme si Papa était sa seule raison de vivre. Lui parti, fini.

Non, Amma, non, insistèrent les enfants, regarde dehors, il y a un grand soleil, lève-toi, prends la canne,

elle est accrochée là, mange un peu de riz grillé, il y a des petits pois, si elle a un peu de diarrhée, mettez des graines de moutarde.

Non, pas pour moi, nononon, geint Maman.

Fatiguée la pauvre, n'arrive à rien toute seule. Lève-la, secoue-la, amuse-la, c'est un flot de compassion qui coule d'eux comme le Gange et va baigner le dos de Maman.

Pas maintenant, voudrait-elle hurler. Et il sort un pauvre petit filet de voix.

Est-ce qu'elle s'est dit que les efforts des enfants pour la faire revivre la faisaient rentrer dans le mur? C'était ça? Au moindre bruit de pas en direction de la chambre, elle tourne le dos, collée au mur. Une morte-vivante, les yeux fermés le nez fermé, les oreilles bouchées, la bouche cousue, l'esprit engourdi, plus de désir, plus rien de rien.

Mais les enfants aussi sont têtus. S'acharnent sur son dos à trouver le moyen de lui faire pousser des oreilles des yeux un nez. Lui parlant de rissoles fourrées et de diarrhées.

Toujours le même baratin. Le feu de la cuisine, les bûches, la farine. Les couches à laver. Nononon répète-elle inlassablement.

Pas vraiment une conspiration, mais comme une machine. Une formule rebattue. Travaillant dans sa léthargie à s'économiser sur tous les tableaux, elle reprend sans énergie ses ronchonnements – Non, nononon...

Je me lèverai plus...

Quelques mots, qui inquiétaient les enfants, Maman se mourait.

Des mots. Qu'est-ce que c'est que les mots dites-moi? Des sons où ils suspendent le sens et le sens chancelle. Dont il n'existe pas de preuve objective. Ils

trouvent leur chemin. Éclos de la décomposition d'un corps d'un esprit mourant, ils s'emparent de leur sens contraire. Une graine de cajou semée, un hibiscus fleurit. En lutte avec eux-mêmes ! Pris à leur propre jeu !

Je-ne-me-lèverai-plus, qui jouait avec la peur, la mort de ces mots ? Mots mécaniques, mots formules devenant formule magique, et c'est ce que disait Mère, mais c'était autre chose, ou c'est devenu autre chose.

Désir, ou jeu gratuit ?

Non, non, je ne me lèverai pas. Maintenant je ne me lèverai plus. Je ne veux plus me lever. Maintenant jeneveupamelever jeneveujeneveu je neuve jeune je je veux je vais me lever. Maintenant je me lèverai neuve. Maintenant, je vais me lever, toute neuve.

Un mot plante. Qui a sa propre inflexion. Chargé de désirs cachés. Le « non » des mourants qui a son propre secret. Le « non » qui a ses propres rêves.

Ou encore : c'est un arbre bien planté sur ses racines, mais il se lasse de voir toujours les mêmes visages faire cercle dans son ombre, d'être dans un feuillage qui a toujours le même parfum, d'entendre toujours les mêmes pépiements dans ses rameaux. Et à force il se passa ceci, que l'arbre suffoqua en murmurant Non, non.

Mais il y a le vent et il y a la pluie et ce « non » qui s'exhale s'est envolé avec et a pris la forme d'une petite brisure. Qui volète virevolte dans un doux froufrou, et encore volète en froufrouant, et la pluie et le vent s'unissent pour l'attacher, ourlant la branche d'une ganse d'espérances. Ils posent à chaque fois un nouveau nœud. Un autre nœud. Un nœud nouveau. Un nœud neuf. Un nouveau désir. Neuf. Nonneuve. Résonnance neuve du « non ». Frou frou frou frou.

Et donc, l'arbre est le même. Qu'on voit en face. Avec des volutes de « non non non » qui s'enroulent au bas du tronc et des basses branches comme une fumée qui monte ondule brouille le « non » en « neuf neuve » et puis les branchettes et le feuillage qui sont la main et les doigts, s'élançant vers la lune dans le ciel, « non, neuve ».

Ou du toit. S'élançant se glissant. Ou du mur.

Où il y a une fissure, une fissure qui se creuse, d'où peut émerger une minuscule créature, à peine un souffle subreptice. Et faire tomber le mur, souffle à souffle.

On a beau aimer les siens, parfois ils exaspèrent.

Debout.

Non.

Soleil.

Non.

De la soupe.

Non.

Dos. Silence. Mur.

Dès qu'arrive Sid, on l'envoie sans attendre dans sa chambre. Sid, son petit-fils préféré, Siddhartha, Sid dans la langue d'aujourd'hui. LA personne unique à qui elle ne pouvait pas complètement tourner le dos.

Depuis le matin elle est prostrée.

Elle a même tardé à aller à la salle de bains et elle est restée prostrée depuis qu'elle en est ressortie.

Pas manger, pas boire, pas même une gorgée de thé.

Tout est en fleur, rien à faire.

Les chrysanthèmes, mais elle ne veut pas les voir.

Sid a un style bien à lui. On ne sait jamais quand il entre quand il sort. Tantôt son jogging, tantôt la gym, le match de cricket, le tournoi de tennis, toujours la pêche, parfois avec sa guitare, toujours la plaisanterie à

la bouche, les parents ont beau pester, trop le goût de la répartie, il faut qu'il blague, sur tout et sur tous. À peine entré, la batte, la raquette, il a balancé ses affaires, s'asperge la figure et les mains, lance son T-shirt dans un coin, se talque les aisselles, tout en ouvrant le frigo au passage pour y prendre un sandwich ou une pomme qu'il se fourre dans la bouche, avant de filer direct dans la chambre de sa grand-mère.

Grany, naughty girl, get up, up and about¹ !

Les nonon nonon de la grand-mère, ça ne prendra pas avec lui. Et le dos tourné? Impuissant devant une pareille bourrasque. Geignement, mais affectueux, Il fait bien froid. Ronchonement, avouant dans un murmure sa défaite.

Un prétexte. Mais c'était vrai, et à le dire, encore plus vrai. Un bon vrai frisson s'anima sous la couette, comme une galopade de souris dans le noir, et Maman se recroqueville bien ramassée sur elle-même, mais Siddhartha est Sid, elle est bien obligée de faire un petit effort? Et donc elle ressort les aphorismes de sa mère, froid de loup quarante jours, quinze au mois de Pus vingt-cinq au mois de Magh².

Si on parle après un temps de silence, et en proverbe bien rythmé, la voix chante. Elle a comme des pépiements d'oiseau. Des balancements de balancelle. Fffroid de lloup qquarante jjours, quinze de Pus vvingt-cinq de Mmmagh.

Awesome Grany³, on a tous les deux la médaille, aux victoires de la musique, sûr et certain.

¹ En anglais dans le texte: « Mamie, petite vilaine, debout! La grande forme! »

² Pus est le dixième mois de l'année hindoue, qui va de mi-décembre à mi-janvier dans le calendrier grégorien. Magh est le mois suivant.

³ « Génial, Mamie. »

DE LA MÊME AUTRICE

Infolio

Mai, une femme effacée, 2008,
trad. Annie Montaut

Une place vide, 2018,
trad. Nicola Pozza

RET SAMADHI

Au-delà de la frontière

Amma, mère, grand-mère et veuve de 80 ans, abandonne sans un mot la maisonnée de son fils aîné, où elle habitait selon la tradition. Hébergée par sa fille, une écrivaine très indépendante, elle découvre une nouvelle forme de liberté et d'amour. Amma s'ouvre alors au monde et à elle-même, aidée dans sa métamorphose par une curieuse aide-soignante, Rosy, une transgenre qu'elle semble connaître depuis toujours. Lorsque cette profonde amitié est brutalement interrompue, l'octogénaire aussi fantasque qu'attachante part pour le Pakistan sur les traces d'un mystérieux passé, entraînant sa fille dans cette folle aventure.

Ce roman hors du commun, qui offre un portrait foisonnant de la culture indienne et s'inscrit dans la grande histoire de la Partition, fait vaciller les frontières: celles entre normalité et étrangeté, rêve et réalité, passé et présent, corps et esprit, et bien d'autres encore.

Lauréate de l'International Booker Prize 2022 et du prix de Warwick pour les femmes en traduction pour son roman *Ret samadhi*, **Geetanjali Shree** se fait connaître par sa langue et sa structure littéraire innovantes. Elle a écrit quatre autres romans: *Mai, une femme effacée* (Infolio, 2008), *Une place vide* (Infolio, 2018), *Hamara Shahar Us Baras* et *Tirohit* – ainsi que cinq recueils de nouvelles. Ses œuvres ont été traduites en de nombreuses langues, notamment l'anglais et le français. G. Shree a également collaboré à l'écriture de pièces de théâtre avec une troupe de Delhi, Vivadi, dont elle est l'un des membres fondateurs. Elle voyage fréquemment pour participer à des résidences, des conférences, des séminaires et des ateliers dans le monde entier.